

LA LIBERTÉ VUE PAR UN PSYCHANALYSTE

Dans la cure psychanalytique, la liberté est ressentie et vécue plutôt que pensée. C'est l'expérience vitale appelée « libération » : une oppression cesse, une sensation de liberté quasi corporelle remplit le sujet. Exemple : un homme est angoissé sans en connaître la cause ; au cours du traitement, il manifeste à l'égard de son analyste d'une part un obscur sentiment de faute, de l'autre de l'hostilité, tous deux rationnellement inexplicables ; le fait de ramener ces phénomènes affectifs à la situation affective dans laquelle cet homme se trouvait dans son enfance à l'égard de son père produit en lui un soulagement complet : les « affects » (mouvements affectifs) et leur objet sont situés à leurs justes places ; notre sujet hait au bon endroit, il hait son père dans le passé¹. Nous interprétons ces faits comme suit : un conflit entre tendances opposées (instinctives, pulsionnelles — ici agressives — d'une part, répressives de l'autre), resté jusqu'ici inconscient, passe dans le conscient, dans le moi ; le moi dispose dès lors des forces opposées qui y étaient engagées ; il a acquis la possibilité d'intervenir par la raison, de porter un jugement et de prendre une décision (céder aux tendances ou leur résister) ; le conflit est devenu maniable pour la pensée actuelle ; il se pose dans la pensée actuelle, consciente.

¹ Un travail intérieur peut dès lors l'amener à ne pas le haïr, conséquence importante au point de vue pratique, mais sans intérêt pour le sujet de ce travail.

En style freudien, un conflit refoulé se déroule entre les forces ou tendances pulsionnelles (tendances sexuelles ou agressives) — le soi ou le ça — et les forces inconscientes de répression — le surmoi. Ces dernières sont le résultat de l'intégration non seulement des ordres et défenses exprimées par les parents et le milieu pédagogique, mais davantage encore de toute l'atmosphère morale répressive de ce milieu. Le surmoi est ce qu'on peut appeler la conscience inconsciente hétéronome ; c'est un mécanisme sur lequel la pensée et la volonté consciente n'ont pas de prise. Au contraire, le conscient en est l'esclave, à moins qu'une cure psychanalytique vienne le libérer de son emprise automatique. Avant l'analyse, le névrosé (= celui qui est déterminé en trop grande partie par des motifs inconscients et par une pensée prélogique — refoulement, projection, retournement sur soi-même) est essentiellement dépendant de son inconscient, l'homme dit normal ne l'est que dans une faible mesure ; après l'analyse, l'un et l'autre sont en principe indépendants de leur inconscient — tendances et surmoi. L'analyse ne détruit ni les pulsions et tendances ni le surmoi ; elle permet à l'homme de prendre position à leur égard. Du même coup elle permet de dissocier l'actuel du passé, de vivre le présent pour ce qu'il est objectivement, au lieu de le vivre comme s'il était une situation infantile, qui en réalité est depuis longtemps dépassée (par exemple : haïr les chefs, les supérieurs comme on haïssait inconsciemment le père ; jalouser sans motifs une sœur en écho d'une rivalité infantile inconsciente). Lorsque nous avons passé par l'analyse, notre pensée, notre activité et notre action, ne dépendent plus que de notre jugement autonome, de notre conscience morale actuelle.

Nous avons mentionné comme facteurs limitateurs de notre liberté les mobiles qui émanent de nos conflits inconscients et du surmoi. Disons qu'il existe en nous une véritable peur du surmoi (équivalent de la peur de perdre l'amour des parents, de la peur de leur colère et de la punition). Parallèlement il existe une peur de nos pulsions (du ça ou du soi), considérées comme

des forces dangereuses du fait de leur violence. De ce point de vue, liberté veut dire : acceptation sans peur et sans angoisse de nos tendances instinctives, libre admission de ces tendances dans notre moi, qui pourra alors décider de la réponse à leur donner. Peur du surmoi et peur du ça, telles sont donc, dans notre conception psychanalytique, les deux causes du refoulement et de la perte de la liberté intérieure ¹.

Libérés de l'inconscient par l'analyse, disposant dès lors de la totalité de nos tendances et, en plus, des forces répressives qui tenaient refoulées ces tendances, quelle liberté nous reste-t-il ? Il nous reste un conflit conscient entre ces tendances devenues conscientes et notre jugement conscient, autonome. Ce jugement décide selon deux ordres de motifs : 1. Les principes de plaisir d'une part, de réalité (du possible, du réalisable) d'autre part. 2. Les valeurs individuelles et surindividuelles ². La solution est plus ou moins facile suivant l'importance des mobiles en présence, suivant la charge affective dont ils sont animés. Ce conflit ne nous laisse pas libres : nous devons choisir entre deux ou plusieurs solutions ; nous ne pouvons pas ne pas choisir ; nous sommes obligés d'agir (ne pas agir est encore agir : c'est freiner l'action) ; de sorte qu'il ne s'agit pas ici d'une liberté absolue, mais seulement d'une liberté de choix entre des solutions plus ou moins nombreuses mais toujours déterminées par la réalité et nos possibilités biologiques et psychologiques. La cure psychanalytique (ou l'attitude psychanalytique) libère donc du déterminisme inconscient, mais elle ne libère que de ce déterminisme-là ; elle crée une liberté relative infiniment supé-

¹ Il est intéressant de constater que celle des méthodes psychologiques qui nous fait prendre le plus tyranniquement, impitoyablement conscience du déterminisme intra-psychique, est précisément celle qui nous fait faire l'expérience des plus profondes impressions de libération et de liberté. Liberté envers nous-mêmes essentiellement, la liberté morale envers les autres se réduisant à une libération envers les personnages centraux de notre enfance, dont ces autres portent trop souvent et indûment l'effigie par le mécanisme du transfert.

² Voir l'ouvrage du Dr Ch. ODIER, *Les deux sources, consciente et inconsciente, de la vie morale*. Coll. « Être et Penser ».

rieure déjà à la situation préanalytique, elle n'est pas en mesure de créer une liberté absolue.

Notre expérience psychanalytique nous amène donc à une détermination absolue, déterminisme qui n'est pas conditionné seulement par ce qu'on considère comme la matière, mais par des mobiles non matériels, idéatoires, voire des forces supranaturelles (relation religieuse) qui agiraient sur notre personne par l'intermédiaire de notre appareil psychique. Croyants ou non-croyants, nous n'avons aucune raison de nous ranger à la philosophie antireligieuse de Freud et d'exclure théoriquement toute action transcendante sur nous. Ce déterminisme n'a pas été déduit logiquement et abstraitement de nos observations ; il s'en est dégagé, nous semble-t-il, spontanément. Nous sommes trop constamment et vivement frappés de la non-existence du hasard dans notre psychisme, de l'enchaînement nécessaire (même et surtout dans le rêve, où les liens de la logique habituelle tombent) d'une pensée à la suivante, d'un sentiment au précédent, d'une réaction à une cause bien précise, pour que nous puissions nous représenter la liberté humaine d'une autre façon que sous la forme d'un choix entre un certain nombre de possibilités exactement données.

Nous avons l'impression de plus en plus d'être vécus plutôt que de vivre, tout en gardant l'illusion de vivre librement en parlant au « je ». Nous n'avons qu'à considérer l'évolution de l'être humain, de sa conception à sa mort, pour être frappés à quel point il est mené et déterminé : depuis la ruée des spermatozoïdes inconscients vers l'œuf inconscient, où la double hérédité est enclose d'une façon définitive, en passant par la vie affective infantile essentiellement captative, puis par la vie génitale créatrice adulte, pour arriver à la régression affective sénile, nous sommes déterminés de stade en stade par notre constitution somato-glandulaire ; la tendresse du nourrisson ne peut éviter de devenir la passion amoureuse et conquérante, constructive et combative de l'adulte, et celle-ci ne peut éviter de redevenir, dans la vieillesse, tendresse, passivité et même besoin de protection. Ceci dit, répétons-le, sans exclure l'action

si importante de facteurs exogènes non matériels, psychologiques, c'est-à-dire affectifs, et même de nature transcendante. Mais toute action du dehors, fût-elle de nature religieuse ou divine, ne nous paraît pas pouvoir passer, pour agir sur nous, par une autre voie que par notre constitution somato-psychique; et cette constitution offre un choix limité de possibilités, même s'il nous paraît à nous illimité.

Sans pouvoir étudier, faute de place, la question de savoir pour quelles raisons d'ordre biologique ou psychologique l'idée de la liberté est si profondément ancrée en nous, demandons-nous brièvement dans quelle mesure nous sommes libres dans le choix de notre conception du monde, de notre philosophie, de notre religion et finalement... dans le choix de nos idées sur la liberté.

Nous pensons que nous le sommes dans la mesure où nous sommes libres à l'égard de notre inconscient, de notre passé inconscient, que nous en sommes devenus conscients. Toute attitude de dépendance-culpabilité inconsciente de l'enfant envers ses parents, à laquelle fait suite nécessairement durant toute la vie (sauf analyse) une hétéronomie inconsciente — condamne l'enfant à adopter leurs idées morales, religieuses, leurs conceptions sociales et politiques, à moins qu'il se rallie à leurs contraires par révolte et opposition, ce qui revient au même (dépendance par opposition). Une autonomie vraie, acquise par notre libération à l'égard de notre surmoi infantile, nous laisse la liberté de choisir une conception de vie authentiquement personnelle. La notion de liberté dépend étroitement de la relation de l'enfant envers ses parents : le dépendant-coupable-inconscient, l'hétéronome, confond volontiers révolte et liberté ; pour l'indépendant véritable, pour l'autonome, la liberté ne se vit pas en fonction des éducateurs, mais en fonction de lui-même (ses tendances, les valeurs qu'il reconnaît, sa morale consciente, ceci dans le cadre des possibilités du milieu dans lequel il vit).

Gustave RICHARD (Neuchâtel).